

Theaterfestival Algerien: „Zuckerbrot und Peitsche à la Alger“, Bericht über die Teilnahme am 2. Internationalen Theaterfestival Alger, FITA 2010

Mit Unterstützung der Deutschen Botschaft und des Goethe-Instituts nahm ich im Oktober 2010 mit meinem Solostück „Der Tod und das Mädchen“ am Festival teil und spielte in Alger und der Stadt Bejaja in der Region Kabilei im Nord-Osten Algeriens. Die Vertreter beider Institutionen, Frau Erler und Herr Zürn, waren uns sehr hilfreiche und freundschaftliche Unterstützer vor Ort. Selten haben meine Freundin und Arbeitskollegin Marija Vella und ich so ein ambivalentes Festival erlebt. Es war überwältigend-bestürzend.

Es gab Dinge wie Begleitung per Polizeieskorte, unvergleichliche Gastfreundschaft und hervorragende, künstlerische Zusammenarbeit auf der einen Seite und das Nicht-Funktionieren simpelster Dinge wie etwa das Verbot, alleine durch die Stadt spazieren zu gehen oder Uhrzeit- und Ortsverschiebungen bei Aufführungen ohne Ankündigung auf der anderen Seite, die uns zwölf Tage lang in Atem hielten. Das Publikum und die Presse nahmen uns wirklich wunderbar und sehr interessiert auf. In dieser Offenheit und Neugier badeten wir ganz bewußt, wir wußten, in Berlin wird es wieder anders sein. Im Café „Tantonville“ gleich neben dem Nationaltheater diskutierten wir jeden Tag mit Kollegen aus Algerien, Syrien, Oman, Marokko, Frankreich, Italien, Irak, Sudan, Kongo, Belgien etc. Manchmal darüber, dass überhaupt erst ein Theaterinstitut aufgebaut werden muss (Oman) oder darüber, dass die „Besetzungscoach“ wohl international ist und es überall an Geld und Achtung für Theaterschaffende mangelt.

Nach meiner Aufführung in Alger kam ein Mann zu mir, der mir gratulierte und sich für meine Interpretation über die Bewältigung von Foltererlebnissen bedankte. Er erzählte mir, dass auch er ein Folteropfer sei. Er meinte, es gäbe zwei Arten von Opfer: die, die etwas wissen und es nicht sagen und die, die nichts wissen und eben nichts sagen können. Für letztere sei die Folter am Schlimmsten. Zu ihnen gehörte er. Bei einem Festival versucht man natürlich Kontakte zu machen. So haben auch wir viele DVD's und Mail-Adressen ausgetauscht. Was daraus wird und wer sich tatsächlich meldet, sieht man erst zu Hause. Ein sehr netter Kollege aus Tunesien, Hafedj Djedi, hätte uns sehr gerne eingeladen für das Theaterfestival im März. Im Moment weiß aber aufgrund der Lage keiner so genau ob das Festival stattfinden wird oder nicht.

Anders in Syrien, da sollen wir im April das Monodrama-Festival in Aleppo beehren und zusätzlich mit dem Bagdader Regisseur Muhannad Hadi ein Stück von Gesine Danckward erarbeiten. Ulrike Düregger, Januar 2010

Presse-Rezensionen: „Wir tauchen dabei in eine bezaubernde und sinnliche Welt, die von atemberaubenden Bildern gefärbt ist“. In „L'horizons“ in Algerien über „Der Tod und das Mädchen“

3^e JOURNÉE DU FITA

ULRIKE DÜREGGER «DÉRIDE» LE PUBLIC



Autant en emporte le vent

Le monologue joué par Ulrike Düregger, a autant amusé que subjugué le public venu assister à cette représentation, au vu des sujets abordés, en prise directe avec le vécu quotidien du citoyen lambda, dépeint dans son quartier d'habitation, sur son lieu de travail, dans la rue où le burlesque et la dérision sont continuellement de mise. Ce cocktail puisé d'anciennes et de nouvelles productions du one man show, expose des thèmes toujours d'actualité et dépeint tous les états d'âme de l'individu.

Cette prestation jouée pendant plus d'une heure dans une salle qui n'a malheureusement pas fait le plein, probablement en raison du manque d'information, a toutefois montré les capacités d'une comédienne pleine d'énergie débordante sur les

LA COMÉDIENNE BERLINOISE, ULRIKE DÜREGGER A CAPTIVÉ LE PUBLIC, LORS D'UN ONE MAN SHOW INTITULÉ «LA MORT ET LA FILLE», QU'ELLE A DONNÉ DERNIÈREMENT AU TNA (THÉÂTRE NATIONAL ALGÉRIEN), ALGER. UNE PROGRAMMATION QUI ENTRE DANS LE CADRE DE L'ORGANISATION DU DEUXIÈME FESTIVAL INTERNATIONAL DU THÉÂTRE D'ALGER (FITA), DU 14 AU 25 OCTOBRE 2010.

planches, d'un côté, et la réceptivité d'une pléiade de spectateurs connaisseurs.

La trame du texte relate les péripéties rocambolesques, mi-comiques mi-dramatiques d'une jeune femme à la recherche d'une vie meilleure. Or voilà, qu'elle se retrouve entraînée, malgré elle, à vivre en recluse.

Cette comédienne évolue dans un décor simple composé d'accessoires élémentaires.

Elle tente de captiver l'assistance pendant une heure de jeu où l'absurde le dispute au drame. Un univers envoûtant et sensuel servi par une iconographie époustouflante, qui fait la part belle aux créateurs. Un seul personnage. Un stylisme changeant et varié. Une approche réelle, un travail centré sur le physique moins que sur l'interprétation

du texte. La force de la touche artistique d'Ulrike Düregger, a fait exploser ses talents insoupçonnés, qu'elle seule peut apporter une rigueur et un investissement passionné.

Au soir, les spectateurs ont également apprécié l'œuvre « Jusqu'à ce que la mort nous sépare », de la compagnie « Cie Mû » d'Argentine. On comprend que l'amour est le moteur de tout être humain. L'amour, cette valeur universelle restera inchangée au fil des temps.

■ Samira Sidhoum



Verbatim

● **Mohamed El Aïd Kabouche, homme de théâtre :** « Nous sommes habitués à voir ce genre de théâtre. Je qualifie ce monologue comme un théâtre d'étudiant. Pour moi, l'Homme demeure son propre bourreau ».

● **Mohamed Islam, metteur en scène :** « Il est vrai que je ne suis pas polyglotte mais vu la prouesse technique dont Ulrike Düregger a fait preuve, je n'ai pas quitté mon siège jusqu'à la fin de la représentation ».

● **Habib Boukhelifa, critique d'art :** « Le thème traité me fait rappeler une production du TNA intitulé « La leçon ». Il faut savoir que ce genre de théâtre est très intellectuel proche de l'absurde, il se repose particulièrement sur des suggestions scéniques et symboliques liée à la réflexion philosophique, névrotique et profonde ».

● **Abou Bakr Seddik Benaïssa, comédien professionnel :** « J'adore l'énergie et la flexibilité que dégage Ulrike Düregger ».

● **Medah Ahmed, jeune étudiant à l'ISMAS :** « Je suis ébloui par l'interprétation de la comédienne. Il y avait beaucoup de chaleur à l'intérieur de la salle. Ce facteur n'a, d'une manière miraculeuse pas déstabilisé Ulrike Düregger. Chapeau bas ! ».

■ S. S.

4 QUESTIONS À LA COMÉDIENNE

«J'ai opté pour une approche émotionnelle et non intellectuelle»

Entretien réalisé par Samira S.

Célèbre et modeste comédienne, actrice, chanteuse et productrice, Ulrike Düregger a accepté volontiers de répondre à nos questions. Cette grande dame a mis en scène de nombreux spectacles et a campé dans beaucoup d'autres rôles dans diverses œuvres qui l'ont fait briller au firmament de la gloire.

Le théâtre allemand enfantait autrefois une série de créations sublimes. Aujourd'hui, certaines critiques sont sceptiques et peu confiantes. Pourquoi, selon vous cette « régression » ?

Pour ma part, j'évolue au sein d'une compagnie de théâtre. La scène théâtrale indépendante en Allemagne est aussi vivante qu'un théâtre étatique. Il faut savoir qu'autrefois, certains hommes de théâtre agissaient comme des dictateurs. Pis encore, ils refusaient catégoriquement d'échanger les expériences et les savoirs. Aujourd'hui, les choses ont changé. Les époques et les mentalités ont évolué. Les professionnels du 4^e art veulent créer un travail collectif.

La trame de cette œuvre traite de l'ambivalence de la relation bipolaire entre le bourreau et sa victime. Une relation d'influence très complexe. Parlez-nous des difficultés que vous avez rencontrées en adaptant cette œuvre sur les planches ?

Il est vrai que j'ai eu des difficultés à adapter l'œuvre littéraire en une pièce de théâtre. J'ai opté finalement pour une approche émotionnelle et non intellectuelle. C'est grâce à cela que j'ai pu créer des actions ou encore des métaphores et des images de codes universels.

Selon les internautes, cette tragédie contemporaine est meilleure en film. Qu'en pensez-vous ?

Je ne partage pas leur avis. J'estime qu'une œuvre est plus captivante que la littérature et le cinéma. Le théâtre est plus vivant et réel.

Des projets en vue ?

Je compte adapter une œuvre dramatique intitulée « Amour en danger ». Je traite dans ce drame des relations biculturelles. La générale de cette pièce est prévue l'an prochain. J'ambitionne de créer ma propre compagnie théâtrale que j'appellerai « Art for Hart production ».

La Casbah se réveille peu à peu de sa torpeur, les processions hippomobiles sont à pied d'œuvre chaque matin pour nettoyer les ruelles et transporter les déchets vers les décharges publiques. Les vieilles maisons soumises aux grands travaux de réfection dévoilent leur nouveau profil dans le plus pur style mauresque. Un travail titanesque accompli avec un rythme de fourmi pour éviter de travestir certains lieux à valeur culturelle. L'une des plus belles artères de la rue Sidi Abdellah continue de couler les jours heureux, avec ses légendaires boutiques en contre-bas de l'artère, on y revient souvent pour chercher les abats. La seule boucherie existante sur le flanc gauche de la rue demeure un morceau d'anthologie pour les anciens. Ce fut la première boutique créée par un gars de M'tlili. Les Chaâmbas excellaient dans la boucherie. Ils avaient même le monopole des transports hippomobiles pour l'assainissement de la ville. Dans l'ancien sabat avoisinant l'impassé des Druzes, existait une écurie à baudets pour la vente de la chaux. Sur les hauteurs de la Casbah, à Bab-Ej did, le grand terminal pour mulets pour le transport de déchets. La médina ne battait qu'au rythme processionnel de ses bêtes de somme. Même pour les déménagements immobiliers, on faisait appel au maître muletier pour vous accompagner dans votre nouvelle demeure. Ces magnifiques bêtes se relayaient nuit et jour pour veiller sur la salubrité des habitants. Le transport d'un malade ou de vieilles personnes se faisait à dos d'âne. Pour corser le tout, il y avait même une diligence aux abords du marché Randon pour les périples de banlieues jusqu'à Blida même. On reconnaît à la topographie de La Casbah cette complexité à accueillir les transports urbains. Les baudets ont de beaux restes à faire valoir. On ne saurait se détacher de leurs précieux services. Même qu'Alphonse Daudet eut le coup de foudre pour ces « mustangs » de la Casbah. Leur connaissance des lieux à travers les étroits dédales de la citadelle relève d'une forte maîtrise. Il y en avait pour tous les types de transports. L'hiver venu, les convois de mulets transportant le charbon de bois dévalaient les ruelles pour enfin réchauffer les bains maures ou des fours de boulangerie. On les appelle les bêtes savantes, elles manquent tant à ce décor de la médina. Elles ont fait l'unanimité dans la prise en charge de la salubrité. On leur doit bien hommage et respect, dans les pires moments du siège de La Casbah, elles se sont rendues aussi célèbres que les personnages d'Alphonse Daudet

■ Mohamed Bentaleb

ULRIKE DÜREGGER, ACTRICE ET METTEUR EN SCÈNE AUTRICHIENNE (PRÉSENTE AU FESTIVAL INTERNATIONAL DU THÉÂTRE D'ALGER):

«J'utilise différentes formes d'art»

D'origine autrichienne, Ulrike Düregger est à la fois actrice et metteur en scène, non seulement dans le théâtre allemand mais aussi dans le monde du cinéma.

Dans l'entretien qui va suivre, accordé au quotidien Le Courrier d'Algérie, Ulrike parle de la situation du théâtre allemand ainsi que de sa participation au Festival international du théâtre qui se déroulera à Alger du 14 au 25 octobre.

Le Courrier d'Algérie : Présentez-vous à nos lecteurs ?

Ulrike Düregger : Je m'appelle Ulrike Düregger mais je préfère mon surnom «Uli», c'est court et mélodique. Je suis née et grandi en Autriche, dans un petit village. À l'âge de 19 ans j'ai déménagé à Berlin.

Vous êtes à la fois comédienne, metteur en scène et chanteuse. Laquelle de ces trois facettes préférez-vous ?

Je dirais les trois parce que j'aime bien communiquer avec le monde et établir des relations avec les gens ; pour cela j'utilise différentes formes d'art comme la chanson et le théâtre. Je ne sens pas la différence entre ses trois mots.

Pour vous, comment se porte le théâtre allemand aujourd'hui ?

Après la chute du mur de Berlin, la situation théâtrale a beaucoup changé, un grand nombre de théâtres ont fermé leurs portes. Mais les traditions théâtrales de l'Ouest et de l'Est se sont mélangé aussi très fortement, c'était très important. On a trouvé toutes les formes, sauf peut-être le folklore parce que l'Allemagne a un problème avec le folklore ; c'est à cause de la deuxième Guerre Mondiale. Mais le théâtre et la danse aujourd'hui sont vraiment développés à Berlin.

Dans quelques jours, vous allez participer au Festival international du théâtre d'Alger. Est-ce que c'est la première fois que vous venez à Alger ? Et sur le plan artistique est-ce la première fois que vous allez vous présenter devant un public algérien



?

C'est la deuxième fois que je viens en Algérie car mon fiancé est Algérien. Mais c'est la première fois que je joue une pièce en Algérie. C'est très important pour moi. À l'occasion, je remercie la direction du Festival du théâtre international d'Alger pour cette invitation à laquelle j'ai répondu présente grâce à l'aide de Goethe-Institut d'Alger.

Quant à ma production, c'est une pièce appelée «La mort et la fille», une adaptation solo de la pièce d'Ariel Dorfmann. Il s'agit d'une femme qui rencontre son ancien bourreau après la dictature. Elle a beaucoup de souvenirs de ce temps et elle essaie de trouver un chemin pour vivre pacifiquement et sans souffrance. Mais il y a des cicatrices invi-

sibles qui reviennent toujours.

Lors de ce festival, serez-vous présente comme comédienne, comme metteur en scène ou les deux ?

Les deux, car j'ai créé cette production lors d'une invitation au festival, «Iraqi theatre at home and away» à Berlin et au Kurdistan irakien et je n'avais pas de compagnie à ce moment-là j'ai décidé de monter et jouer toute seule.

Un dernier mot ?

Ne prie pas pour des rêves pareils à tes pouvoirs mais prie pour des pouvoirs pareils à tes rêves...

Entretien réalisé par Tarik El Yahyaoui

MIZRANA (TIZI OUZOU)

Bibliothèque provisoire

En 2005, les autorités locales de Mizrana ont procédé à l'ouverture d'une bibliothèque dans le chef-lieu de la commune.

L'ouverture de la nouvelle infrastructure culturelle et éducative avait surtout été rendue possible grâce à l'apport indéniable de l'association « Un livre, Une vie » qui active dans la région de Bourgogne en France et présidée par une femme native de Tizirt-sur-Mer, Assia Yacine en l'occurrence. En effet, cette association a offert aux lecteurs de la commune en question un don de plus de 3 000 ouvrages, tous titres et catégories confondus.

Ainsi, pour les accueillir, les autorités locales, pressées par le besoin de créer une telle infrastructure qui faisait alors défaut, ont aménagé un appartement non loin du siège de l'APC, en installant des étagères dans les pièces étroites et ont affecté une jeune employée pour s'occuper de sa gestion et l'inscription des premiers adhérents. Seulement, tous les présents savaient pertinemment que le problème de la bibliothèque dans cette commune, à la fois historique et déshéritée, est loin d'être réglé définitivement. Car, l'exiguïté des lieux dans l'infrastructure en question n'a pas permis en aucun cas, de faire l'extension des rayons afin d'offrir une plus large gamme de choix aux lecteurs et lectrices.

D'ailleurs, c'est exactement l'une des raisons qui a limité les dons de l'association « Un livre, Une vie » qui, pour rappel, a envoyé vers la bibliothèque de Tizirt-sur-Mer près de 14 000 ouvrages au cours de ces dix dernières années.

De plus, la bibliothèque de Mizrana ne possède aucune salle de lecture afin de permettre aux lecteurs, collégiens notamment qui fréquentent le CEM de la localité, de consulter les ouvrages pour réaliser leurs exposés. C'est toujours à cause du manque d'espace que l'infrastructure culturelle de Mizrana ne sera certainement pas concernée par le projet d'équipement, en livres et en mobiliers de bureau, de 63 bibliothèques à travers toute la wilaya de Tizi Ouzou. À quand une bibliothèque digne de ce nom dans la commune de Mizrana ?

Mohamed Ghernaout

ALI BEKADDOUR (POÈTE) :

«Que les artistes créent des structures associatives»

Le poète Ali Bekaddour est né en 1945 dans la localité de Tirza- Bni Houdheil (Wilaya de Tlemcen). Il a fait ses études universitaires à L'École nationale supérieure de Kouba (Alger) ; ensuite, il a enseigné la littérature arabe au lycée Bachir Brahimi de Aïn Temouchent jusqu'à 1986, date de sa promotion en qualité de directeur des études au technicum Idris Afifi.

En 1999 il décida de sortir en retraite anticipée pour se consacrer à l'écriture d'un recueil de 77 poèmes en langue arabe. Nombre de ses brillants écrits ont été publiés dans les colonnes de plusieurs journaux arabophones et exposés durant les manifestations culturelles qu'organisent la Maison de la culture de la wilaya et l'Association Racines à laquelle il appartient en tant que membre fondateur et pour laquelle il doit reconnaissance et exprime ses remerciements pour tout ce qu'elle a fait pour lui afin que le recueil arrive sur les rayons de plusieurs bibliothèques à l'échelle nationale. Intitulé «le voyage de

l'Espoir»(Rihlette El Amel), le recueil comprend 77 poèmes 40 œuvres écrites et revisités durant la période allant de 1973 à 1989 et 37 autres publiés entre 2008 et 2009.

L'on constate que le besoin de retourner à l'écriture et la publication est dû à une motivation intense notamment quand on sait que le poète s'est libéré de tout engagement avec la fonction épuisante mais aussi contraignante à plus d'un titre. Cette ardeur est aussi dictée par le fait que «RACINES» s'est engagée à l'aider sans condition aucune. Invité pour un entretien, Ali Bekaddour a bien voulu répondre à nos questions...

Le Courrier d'Algérie : Pourquoi avez-vous attendu tout ce temps-là pour écrire ce recueil de poèmes ?

Ali Bekaddour : La question était attendue et m'a été souvent posée. Les postes que j'ai occupés ne me laissaient pas assez de temps pour penser à écrire un

livre et les moyens financiers manquaient et ce que je percevais comme salaire ne permettait pas de faire des économies. Et la fonction, d'une façon générale, tue la créativité.

À Aïn Témouchent, l'on constate que le regain d'intérêt à vouloir secouer la vie culturelle locale est observé chez des écrivains désirant publier des archives longtemps accumulées chez eux alors que ces derniers ne sont pas structurés? Que signifie donc cela, selon vous ?

C'est quelque part un concours de circonstances qui a bien voulu arranger les choses entre d'anciens collègues qui travaillent, chacun dans son coin, mais bien que tardivement, le temps est venu pour que tous ces écrivains et artistes contribuent pleinement à vouloir créer des structures associatives qui les regroupent autour de communs travaux.

Boulem Bel